

Histoire orale des Franco-Américains de Lowell, Massachusetts : mémoire, histoire et identité(s)

Brigitte Lane

Numéro 5, 1995

Traditions orales d'Amérique française

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004543ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004543ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lane, B. (1995). Histoire orale des Franco-Américains de Lowell, Massachusetts : mémoire, histoire et identité(s). *Francophonies d'Amérique*, (5), 153–172. <https://doi.org/10.7202/1004543ar>

HISTOIRE ORALE DES FRANCO-AMÉRICAINS DE LOWELL, MASSACHUSETTS: MÉMOIRE, HISTOIRE ET IDENTITÉ(S)

Brigitte Lane
Swarthmore College (Pennsylvanie)

On a aimé ta visite, car tout ce qu'on a
parlé ensemble nous ramenait de vieux
souvenirs qui flattent le cœur. Ça a été
comme revoir un *movie* parler avec toi.

(M. et Mme M., Lowell, printemps 1983)

Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre demeurent, aujourd'hui encore, un des groupes ethniques les moins connus et les moins visibles du kaléidoscope culturel américain. Pourtant, la ville de Lowell est, dans la mémoire nationale des États-Unis, la cité icône par excellence de la révolution industrielle. Là, des milliers d'immigrés, généralement pauvres et originaires d'«ailleurs» divers, sont allés pour tenter de se créer une vie meilleure. Ils ont dû, pour cela, se construire une nouvelle identité, apprendre à fonctionner dans une autre langue, côtoyer (ou accepter) des mœurs nouvelles.

Si l'immigration canadienne-française débute à Lowell vers les années 1840, ce n'est alors qu'une immigration d'artisans : charpentiers et forgerons, pour l'essentiel. La grande vague d'immigration massive ne se fera, elle, qu'après la fin de la guerre de Sécession, provoquée par le retour à la vie normale, à la prospérité et par le désir de nombreux petits fermiers canadiens d'échapper à la pauvreté et à de rudes conditions de travail. Peut-être un facteur d'accoutumance préalable a-t-il aussi joué pour certains Canadiens français qui étaient déjà familiarisés avec l'est des États-Unis, puisque 30 000 d'entre eux avaient participé aux combats de la guerre civile dans les armées du Nord. Pour ceux-là (et pour ceux qui, arrivés directement du Canada sans expérience préalable, s'installèrent aux États-Unis), la tentative de sédentarisation allait être aussi largement une expérience d'urbanisation car un grand nombre vinrent travailler dans les manufactures de la Nouvelle-Angleterre. L'image du recruteur américain (envoyé au Canada par les patrons des manufactures pour en ramener une main-d'œuvre vaillante et peu coûteuse) est désormais un stéréotype socio-historique dans l'histoire de l'immigration américaine.

Une fois arrivés aux «États», ces immigrés canadiens-français et leurs descendants, animés par un esprit communautaire, allaient s'établir

progressivement en communautés immigrées puis ethniques. Ce fut le cas à Lowell où « le Petit Canada », centre d'immigration canadien-français et village urbain culturellement homogène, allait être, pendant plusieurs générations, le bastion d'un double combat de la part de ses habitants : lutte pour la « survivance » de leur langue — le français —, mais aussi pour la « survivance » de leur foi — la religion catholique¹. Du point de vue historique, le remplacement du terme « Canadiens » par « Franco-Américains » marque le passage de la culture immigrée d'origine à l'état de culture ethnique.

La mémoire joue un rôle important dans la vie des Franco-Américains de Lowell, comme l'exprime Mme Yvonne Lagassé :

Y a bien des gens qui aiment ça, parler de l'ancien temps. C'est pour faire renouveler la mémoire. Et puis, quand vous commencez à parler d'l'ancien temps, de ce qui s'passa't, vous voyez, c'est un silence ! Les gens écoutent ça pareil comme si ça arrivera't dans l'moment, là ! C'est intéressant ! Et les jeunes, y en a beaucoup qui aiment à entendre parler de t'ça — pas, je dirais, pas toutes — mais y en beaucoup que ça intéresse² !

De même, signe d'un désir de maintien de la mémoire collective du groupe, se dresse, au coin de la rue Aiken et de la rue Hall, un modeste monument à la mémoire du Petit Canada. Ce quartier fut détruit en 1964. Sur la plaque commémorative figure, en français et en anglais, le texte suivant :

LE PETIT CANADA. En souvenir des Canadiens de langue française et de leurs descendants les Franco-Américains, qui ont vécu ici. Nos cœurs n'oublieront jamais leur courage, leurs sacrifices, leur foi, leur fierté. 1875-1964. JE ME SOUVIENS.

Tandis qu'autour du texte apparaissent, groupés en colonnes, les noms des rues qui marquèrent autrefois l'espace du Petit Canada.

Pour les Franco-Américains de Lowell, ce lieu est devenu « lieu de mémoire », dans un des sens où l'entend l'historien français Pierre Nora, c'est-à-dire un « lieu de commémoration³ ». Il est évident que la devise canadienne-française « JE ME SOUVIENS », apparaissant sur ce monument en lettres majuscules, est le rappel d'un héritage historique, linguistique et religieux, fait de loyauté envers la France : les Franco-Américains ne sont pas pour rien les cousins culturels des Québécois.

Comme l'écrit Pierre Vidal-Naquet : « Toute communauté se définit par une mémoire commune qui élimine autant qu'elle intègre. Elle est sélective comme toute mémoire, individuelle ou collective⁴. » Ainsi, la valorisation de la mémoire, chez les Franco-Américains de Lowell, exprime-t-elle à la fois une curiosité vis-à-vis du passé fondateur du groupe et un désir de continuité historique et spirituelle dans l'avenir, par le biais des mythes du passé. La « mémoire » historique est le lien entre les générations. Dans ce cas précis, elle souligne une affinité inhérente, ancrée à la fois dans le passé et le présent,

avec « le Québec », lieu géographique, historique et culturel des origines, des « racines » encore vivantes dans la mémoire du groupe.

Le but de cet article est triple. Le premier est d'explorer cette « mémoire » collective à l'aide de récits franco-américains contemporains sur l'immigration d'origine, c'est-à-dire celle allant du milieu du XIX^e siècle jusque vers les années 1920.

Quatre étapes (ou phénomènes) seront ici considérés dans l'étude des phases successives d'insertion des immigrés d'origine canadienne-française, étapes qui ont permis l'élaboration progressive d'une identité franco-américaine lowelloise : 1. la migration physique elle-même (le voyage d'origine), soit le passage de la frontière entre le Canada et les États-Unis, voyage vers « un autre monde » qui est source de récits d'aventures dont la narration prend parfois un ton héroïque ; 2. l'intégration socio-culturelle partielle des immigrés canadiens-français dans le milieu du travail, par le biais des manufactures ou d'autres lieux d'emploi, qui est encore une source de témoignages chez les personnes les plus âgées ; 3. la sédentarisation des immigrés dans la ville de Lowell (« de l'intérieur ») dans le cadre d'une communauté culturelle homogène créée par eux-mêmes, le « Petit Canada » — cette démarche ayant résultée d'une sorte de repli culturel volontaire du groupe pour assurer sa continuité identitaire ; 4. l'assimilation progressive des descendants de ces immigrés « nés aux États-Unis », par le biais de l'américanisation qui prit, pendant un temps, la forme d'une division interne, d'une « cassure » avec un biculturalisme conflictuel, aussi bien sur le plan individuel que collectif (sentiment de rupture entre les générations). Ces différentes étapes seront illustrées par des témoignages recueillis à Lowell⁵.

Le deuxième but est de poursuivre une interrogation parallèle sur la nature des rapports entre mémoire ethnique et histoire nationale et de voir le rôle que ces deux dimensions ont joué dans l'histoire des Franco-Américains lowellois et dans l'établissement progressif de leur identité au sein de la société américaine.

Enfin, le troisième objectif est de remettre en question la notion de rupture de la mémoire culturelle par l'assimilation. En effet, pour certains Franco-Américains de Lowell, le souvenir de Jack Kerouac, héros de la *Beat Generation*, figure littéraire internationale, se situe en dehors de la « mémoire » franco-américaine lowelloise. Je voudrais ici suggérer, au contraire, que la plaque horizontale qui figure sur la tombe de l'écrivain américain, dans le cimetière Edson, est tout aussi signifiante, en ce qui concerne l'héritage franco-américain lowellois, que celle commémorant le Petit Canada au coin de la rue Aiken. Dans le cadre historique de la succession des générations, ces deux « lieux de mémoire » lowellois représentent les deux pôles extrêmes et complémentaires (non pas opposés) du parcours identitaire franco-américain tel qu'il a été vécu dans cette ville par les immigrés canadiens-français et leurs descendants, depuis à peu près un siècle et demi : de l'immigration à l'assimilation.

***La tradition orale / l'histoire orale, miroir interne de la mémoire ethnique :
du passage de la frontière au « Petit Canada »***

Quiconque s'interroge sur l'histoire d'un groupe ethnique a souvent l'impression de contempler un miroir à deux faces : d'un côté, la tradition orale du groupe (« regard intérieur » et miroir interne de l'expérience de ce groupe minoritaire) ; et de l'autre, l'histoire officielle nationale, le « regard de l'extérieur » et l'autre face d'un miroir qui projette une image synthétique, globalisante et qui tend, trop souvent, dans son souci d'insertion, de classification et de regroupement, à faire preuve d'oubli en ce qui concerne la complexité des expériences vécues et leurs dimensions émotionnelles diverses. Comme chacun le sait, l'histoire est non seulement faite d'idéologie mais elle est idéologie elle-même, qu'elle en soit consciente ou non. C'est pourquoi l'histoire orale d'un groupe ethnique, miroir interne de cette minorité, peut être un complément précieux de documentation à l'histoire nationale.

Dans le répertoire traditionnel de l'histoire orale franco-américaine de Lowell, les récits d'immigration tiennent une place particulièrement importante. Dans une communauté qui compta, à ses débuts, un grand nombre d'analphabètes et qui s'appuya lourdement sur la tradition orale comme fondation culturelle, ces récits jouent en quelque sorte, dans la totalité de leurs variantes, le rôle fondamental de « mythe des origines ». Ils sont le souvenir de l'arrivée sur le territoire américain, d'ancêtres canadiens-français issus d'une zone culturelle « autre » — à une époque où le mythe américain dominant était encore celui de l'Eldorado, bien que Lowell ait été située seulement « de l'autre côté des montagnes ».

Récits d'immigration : voyages et passages

J'ai parti du Canada...
Pour m'en v'nir dans les États,
À c' t'heure j'suis rendu dans les États.
Il faudrait bien mouiller ça.

(Chanson d'immigration composée à
Lowell par Narcisse Geoffroy)

C'est vers les années 1840 que les fameuses *mill girls* des manufactures textiles de la ville de Lowell commencèrent à être remplacées par des ouvriers d'origines diverses, entre autres, les Canadiens français dont le plus grand nombre était d'origine québécoise. Nombreux sont les récits d'immigration sur le passage des « lignes » (la frontière canado-américaine), dans la communauté franco-américaine de Lowell, puisque chaque famille en détient au moins un dans ses archives. Bien souvent ces récits sont repris par les descendants afin de retracer la généalogie familiale, communautaire et culturelle de leur famille devenue désormais américaine.

Comme le montre un texte de l'abbé Bilodeau décrivant une situation de départ devenue aujourd'hui vignette historique, le départ du Canada pour la

Nouvelle-Angleterre ne se faisait pas toujours le cœur joyeux pour ceux et celles qui partaient. C'est le cas, en particulier, de l'« habitant » qui quittait sa terre et qui devait, avant le grand voyage, vendre ses meubles et autres possessions qu'il ne pouvait emporter avec lui ; démanteler, en quelque sorte, son univers familial préalable qu'il allait quitter, par nécessité, pour aborder l'inconnu :

Qui de nous n'a assisté, écrit l'abbé canadien, à une de ces ventes de départ, un jour gris d'automne, car c'est à l'automne qu'on part de préférence. La paroisse est réunie ; les femmes causent par groupes, les jeunes filles font éclater leur rire, les hommes fument nonchalamment. Cependant la maison est sens dessus-dessous. Lits et couchettes démontés, chaises, tables, tous les meubles, ustensiles de cuisine, vaisselle en désordre sur les vieux matelas ou de simples paillasses, chaudières, seaux, et pour finir, le ber, le vieux ber où dormit plus d'une génération, tout pêle-mêle attend l'adjudication à des prix ridicules. Dans un enclos, les animaux de la ferme font ensemble des beuglements qui ressemblent à des plaintes. La faucheuse, la batteuse, le crible, les herses, la charrue, les voitures de la ferme, tout est là en vente, et le fermier silencieux, la fermière de même, passent tristes à travers ce désordre... Il était roi dans son domaine, il devient tributaire d'une grande compagnie industrielle ou plutôt l'esclave de l'usine. Et que dire des sentiments de la mère ? Avec les meubles, c'est toute une partie de sa vie qui s'en va... La vente terminée, on clouera des planches sur les fenêtres, puis on ira passer la nuit chez le voisin ou chez quelque parent afin d'être prêt à partir le lendemain⁶.

Suivent maintenant quelques récits du voyage d'immigration lui-même recueillis dans des familles franco-américaines lowelloises. Dans le premier récit, Yvonne Lagassé raconte la venue progressive de sa famille aux « États » :

Mon oncle Narcisse Geoffroy, il est v'nu de Saint-Jean-de-Matha. Il est arrivé ici avec son père [...] Il était le plus vieux d'la famille et pis ils sont v'nus s'installer. Et pis ma grand-mère... Comme que j'vous disais — après que mon grand-père ait été installé avec son garçon pour travailler — ils ont faite v'nir ma grand-mère. Ils avaient pas d'terre eux-autres. Non, c'était un moulin à bardeaux, ils faisaient les bardeaux pour les maisons, mais les gensses étaient pas riches. Fait qu'ils faisaient pas faire de bardeaux. Fait qu'ils pouvaient pas vivre avec le moulin à bardeaux que son père lui avait donné. Fait qu'y avait un jardin, une vache, des cochons, pour la maison — le manger pour la maison. Fait qu'ma grand-mère au bout de trois, quat' semaines, a' toute vendu et elle a apporté seulement le linge de corps, hein, le linge personnel ! Et elle s'est venue avec ses dix autres enfants, dix enfants ! Et puis dans les chars, c'tait pas comme aujourd'hui. Ça runnait par le charbon et puis l'bois. Pis ça arrêta à toutes les poteaux, pis y en a beaucoup qu'étaient malades. Toujours que dans l'train, y avait un monsieur dans le train. Il dit : « Crains pas ! Même que t'arrives à Lowell, j'vas t'le dire. » Elle dit : « Mon mari m'attend à la station. » Fait que toujours rendue à Nashua — après Nashua c'est Lowell — elle dit : « J'pense, qu'elle dit au monsieur — j'pense qu'on arrive à Lowell. » Il dit : « C'est Nashua ! » Ma grand-mère, elle était brillante. J'pense qu'elle a lu tous les livres à la bibliothèque Baron. Et puis *L'Étoile*, ça c'était son journal ! Toujours qu'ils sont arrivés à Lowell. Elle a dit : « J'pense que c'est icitte Lowell ! » Fait qu'il a dit : « Non, non ! T'as

encore un boutte à aller. Attends! Ils ont été virer jusqu'à Boston! Fait que avec dix enfants qui y en avait. Qu'y avait trois, quatre qu'étaient malades! Et puis là, toujours, elle est v'nue à bout d'se faire comprendre. Et ses bagages et ils l'ont faite rembarquer dans un autre train. Pis là, les genss de Boston, ils ont téléphoné à Monsieur Geoffroy qu'il attende, que sa femme elle était à Boston avec tous ses enfants qu'avaient passé tout droit! Toujours là, elle est rev'nue! De Boston à Lowell, ça prenait une heure dans l'train!

Et pis, mon grand-père il s'est engagé maçon. Les fondations des maisons étaient en pierre. C'était pas du ciment comme aujourd'hui! C'étaient des maçons qui f'saient ça! Et pis, à part de t'ça, sur sa vieille âge, il avait un peu d'argent et durant la Première Guerre, il a acheté un gros terrain de bois dans Pelham. Puis l'charbon est devenu rare et il s'est acheté une scie ronde et il vendait le bois. Et il s'est fait beaucoup d'argent comme ça!

Il faut noter ici l'impact de la tradition orale qui soumet la narration à une forme quasi héroïque faisant de l'ancêtre un héros voyageur confrontant les dangers d'un monde inconnu. La narration est à la fois récit de voyage et conte de fées puisqu'elle met ouvertement l'accent sur le stoïcisme de la voyageuse canadienne, son courage, et conclut sur le fait que le «rêve américain», qui avait motivé le grand voyage, a été réalisé par la famille: fortune / ascension sociale. Cela suggère d'ailleurs, de manière implicite, que ce n'était pas toujours le cas. Le concept de «passage prend non seulement un sens topographique mais aussi un sens rituel, initiatique: il y a eu transfert dans un monde différent et meilleur⁸».

Dans le deuxième témoignage ci-dessous, le voyage par le train a été particulièrement tragique et sans doute marquant dans la vie d'une jeune enfant, puisqu'il a eu comme conséquence de la rendre temporairement aveugle. Mme Corinne Foster raconte:

Ma mère Mathilda est venue au monde à Sorel, Province de Québec, puis ils ont déménagé à Fiskdale, au Springfield. C'était dans l'hiver et puis mon grand-père a trouvé d'l'ouvrage dans les moulins.

Quand ils sont v'nus à Lowell, c'était dans les 1900. Quand ils sont arrivés, ils sont pas allés dans le P'tit Canada. I'sont allés à Centralville. Ils sont venus ici pour bâtir des maisons. Et ils ont entendu que mon oncle Jacques Boisvert construisait ici. Alors, ils sont venus à Lowell!

Mon grand-père, au Canada, il était maçon. Mon grand-père c'est lui qui f'sait les solages et Papa construisait les ch'minées. Je crois bien que Maman avait sept ou huit ans quand ils sont v'nus à Lowell. L'était jolie fille mais elle était aveugle parce qu'elle avait attrapé frette en s'en v'nant en train. Il faisait pas mal froid dans l'mois d'janvier. Au mois d'janvier, ils sont toutes v'nus en train jusqu'à Fiskdale et puis j'te gage que, dans la nuit, quand ils sont sortis du train, Maman, elle a attrapé du froid dans les yeux parce que ses p'tits yeux ont tourné tout collés ensemble et puis Mémère savait pas que faire! Ça fait qu'ils lui ont donné toutes sortes de remèdes. Et puis, quand ils sont venus à Lowell, elle avait du trouble, pauvre elle! Peut-être qu'elle était en famille parce qu'elle a dû avoir ma tante Edna dans c'temps là. Deux p'tits bébés dans l'chose et puis Maman qui était aveugle! Ça fait qu'elle était pas

pour voir le soleil : fallait qu'elle soit sous la table tout l'temps ! Y avait des grandes nappes sur les tables dans c'temps là.

Elle était pas capable d'aller à l'école ! Ma grand-mère avait des origines indiennes mais elle en parlait jamais. Peut-être pour pas s'ennuyer ! Ils étaient dix enfants dans sa famille. Grand-père et grand-mère, ils sont jamais r'tournés au Canada. C'est p't'être pour ça qu'ils en parlaient jamais ! Ils ont eu quinze enfants⁹.

Ici le traumatisme physique semble refléter un traumatisme mental : peut-être le choc émotionnel du déracinement chez une enfant sensible, arrachée à son environnement.

Voici, enfin, le récit des origines d'une autre famille de Lowell, la famille Brunelle. Ce récit est particulier, car il offre la caractéristique inhabituelle d'être relié directement à l'histoire de France et de remonter jusqu'à la période napoléonienne. M. Roger Brunelle raconte (récit 3) :

Mon grand-père s'appelait Anatole Brunelle. Il y a encore des vieux dans la communauté de Lowell (surtout la communauté franco-américaine) qui connaissent mon grand-père non pas sous le nom d'Anatole Brunelle mais Arcole Brunelle. Et Arcole a un sens historique assez significatif, à cause de la bataille. Eh bien, voici : l'histoire qui circulait depuis plusieurs années dans la famille c'est que, à la naissance de mon grand-père qui était le premier des garçons de la famille, sa grand-mère était présente. Et cette grand-mère était la fille d'un soldat qui avait fait une carrière militaire avec Bonaparte pendant une vingtaine d'années. Et vers les 1815, il avait émigré au Québec. Il avait épousé une Québécoise. Lui, il s'appelait Bourja. Il était originaire du sud de la France, en Provence, parce que Bourja c'est un nom provençal. Et sa fille a épousé un Brunelle, mon arrière-arrière-arrière-grand-père. [...]

C'était à la suite de la défaite de Napoléon, la deuxième défaite, que ce Bourja, soldat pendant vingt ans, était venu au Canada. [...]

C'est pour ça, nous avons une tradition même dans les noms. J'ai découvert des ancêtres qui avaient le nom de Joséphine, Napoléon, Marie-Louise. Ce sont des noms qui sont très communs dans mes ancêtres. [...]

Il y a dû avoir certainement plusieurs Québécois qui ont traversé l'océan pour pouvoir... Ils avaient l'espoir de se défaire de la tutelle anglaise, ici en Amérique, pour rétablir les liens avec la France. Ça, c'est une tradition qui existe dans certaines familles. [...]

Le passage de la famille du Québec aux États-Unis ? Ça c'est un passage qui s'est fait comme pour beaucoup d'autres familles entre 1870 et 1920. Pour nous, c'est arrivé (les premiers contacts de la famille Brunelle avec Lowell) au milieu, il y a à peu près un siècle, en 1880. [...] Je suis certain qu'il y a à peu près un siècle, mais le passage définitif est arrivé vers 1899-1900, alors que mon arrière-grand-père et sa femme, ainsi que mon grand-père, sont arrivés ici dans la paroisse Saint-Louis. Elle n'existait pas à l'époque mais ils habitaient de l'autre côté de la rivière, du côté de Dracut, dans la partie de Lowell qui est aujourd'hui Centralville. Ils se sont établis là et ils ont travaillé. Le grand-père a travaillé dans — pas une usine — mais il était machiniste. C'est-à-dire, il faisait des outils dont on se servait dans les filatures. C'était

encore une tradition. [...] Un artisanat. Parce que mon arrière-grand-père était forgeron. Alors, étant forgeron [...] il a pu s'adapter au travail du fer et du métal. Et même un de mes oncles maintenant est machiniste et il travaille pas loin d'ici. Alors, mon grand-père est resté ici, à Lowell, depuis 1899 jusqu'à 1906. Et lui, il est retourné au Canada ainsi que la plupart de ses filles et deux de ses fils. Mais mon grand-père est resté. Il a épousé ma grand-mère en 1907 et ils sont restés. En 1908, il a acheté une maison sur la rue Beaver et la famille y habite toujours. [...]

Je suis la quatrième génération, mais « troisième où les gens sont restés d'une façon permanente », de ce côté-ci des montagnes. C'est-à-dire nous, notre famille, les origines sont dans la vallée du Saint-Laurent. Mais mes grands-parents n'étaient pas d'une famille de cultivateurs. Mon grand-père, mon arrière grand-père étaient forgerons et son père à lui travaillait dans les registres. Il travaillait pour le gouvernement, ce qui veut dire qu'il pouvait écrire. Et ça, c'est significatif dans le milieu du siècle¹⁰!

Ce récit possède une certaine singularité historique, car il remonte, ce qui est rare, à ce que l'on pourrait appeler l'origine des origines : la France. C'est aussi un récit de loyauté, à travers le temps et l'espace, au mythe napoléonien, fort répandu dans les campagnes françaises, au XIX^e siècle, dont il est intéressant de voir l'importation en Amérique du Nord¹¹.

Le travail dans les manufactures : les limbes

Ah, mon Dieu ! Qu'ils ont donc travaillé fort dans c'temps-là ! Mon grand-père, il a travaillé dans les moulins. Oh, il aimait pas ça !

(Interview à Lowell, 1983)

Que ce soit dans les manufactures de textile, de papier ou de chaussures, le labeur était dur pour la main-d'œuvre immigrée, les journées longues et les conditions de travail ainsi que les salaires souvent peu satisfaisants. Pourtant, le marché de l'emploi étant irrégulier, qui aurait osé se plaindre ? La connaissance de l'anglais était cruciale pour l'avancement, et les positions de pouvoir et d'autorité étaient généralement le privilège des anglophones. Mme Ouellette, de Lowell, fut employée de l'âge de quatorze à vingt-six ans aux manufactures, mais travailla surtout à la Lawrence Hosiery, une fabrique de bas. Elle raconte :

Fallait commencer à six heures le matin. Fallait s'élever d'bonne heure : cinq heures ! Et puis on travaillait, puis on avait une heure pour manger. Et puis après, on travaillait jusqu'à six heures. Après ça, on a commencé à sept heures. On f'sait les manches, les poignets. On rentrait l'poignet, là... C'était dur comme ouvrage ! Si on laissait aller, ça s'brisait tout ! C'était tout des Canadiens — surtout des femmes. Faisait chaud là ! Et le bruit là ! Oh ! On pouvait presque pas parler aux autres !

Y avait les manufactures qui employaient beaucoup de gens, hein ! C'est ça qu'était la différence entre un hosiery et puis un moulin. Un moulin, ça voulait dire de ceux qui *weava't* le linge. Et puis, un *hosiery*, y a pas de *weave*

room. C'est tout à l'aiguille, oui ! C'est toute du tricot. Dans le *hosiery*, le travail était plus propre. Dans le *quad room*, le linge arriva't. Le linge, le coton. Mais comme le Suffolk, le Merrimack, ça, ça arriva't direct du Sud. [...]

Une femme qui *weava't*, c'était pareil comme un homme ! Le travail pour les femmes, c'était la même chose mais c'était ben plus dur pour une femme pour *weaver* qu'un homme parce que, quand ça v'nait pour virer cette roulette-là, en haut, pour quand qu'un brin cassa' t... En arrière-là du métier, y avait — c'était en *brass* ! Et pis, quand qu'un brin cassa't, c't'affaire-là toucha't... C'était à l'électricité et ça faisait arrêter l'm'tier !¹²

On travaillait le samedi matin mais le samedi était jour de paye : on était payé à midi moins cinq et, quand les banques fermaient le samedi, on avait nos payes le vendredi. J'donnais toute la paye à mon père. Mais, si y avait des collections, mon père disa't tout l'temps d'donner. On donnait cinq à dix sous dans les collections quand quelqu'un était malade ou mourait. Et mon beau-père donnait dix piasses à Salvation Army quand v'naient les fêtes. Les hommes et les femmes faisaient des gros salaires comme *weavers* et, si on travaillait la nuit, on gagnait mieux encore. Mon *boss*, y m'aimait ben ! Vu qu'mon mari était malade, i'm'faisait travailler l'dimanche, en cachette des autres¹³.

À Lowell, et sans doute ailleurs, le lieu de travail ne fut jamais vraiment un point d'intégration socio-culturelle en raison des différences linguistiques qui y régnaient et du sentiment souvent profond d'appartenance et de ralliement à leur groupe ethnique que ressentaient les travailleurs. Néanmoins, le témoignage ci-dessus suggère que les *boss* anglophones savaient parfois montrer une certaine compassion pour leurs employés, en particulier quand il s'agissait de femmes qui étaient dans des situations familiales difficiles.

Il semble que la conscience ethnique doive, rétrospectivement, être considérée comme une des forces dominantes de la dynamique sociale du lieu de travail. Elle joua à double sens et fut parfois la base de la division hiérarchique aussi bien que le terrain fondamental de communication et de solidarité parmi les employés. La double division, linguistique et ethnique, semble être allée à l'encontre d'une intégration maximale : les manufactures ne jouèrent pas vraiment le rôle de « creuset » ethnique à Lowell dans les premières phases de l'immigration.

Le Petit Canada, « milieu de mémoire » et lieu de résistance ethnique : l'invention d'un paradis communautaire

We drove Ma and Nin, in the old '34 Plymouth, over the Moody Street Bridge, over the rocks of eternity, and down Merrimack Street in parlous solitudes, past the Church St. Jean Baptiste, which on Sunday afternoons seems to swell in size...

(Jack Kerouac, *Doctor Sax*, 1959)

Le « Petit Canada » de Lowell ne fut pas établi au tout début de l'immigration canadienne-française, mais en fut plutôt le résultat : une invention plus

tardive. D'après Richard Santerre, c'est seulement en 1875 que Samuel Marin aurait construit rue Aiken le premier *block* de ce qui allait devenir le quartier « français »¹⁴. Paradoxalement, c'est un double phénomène d'expansion et de ghettoïsation qui devait être à la source de l'établissement de cette enclave ethnique au cœur même du centre industriel américain en plein essor qu'était alors la ville de Lowell.

La plupart des témoignages de l'époque sur ce village urbain « canadien » insistent sur sa très grande densité de population¹⁵. Aujourd'hui, les Franco-Américains de Lowell s'accordent généralement pour dire que le terrain couvert par le « Petit Canada » du début comprenait les *blocks* entre le Canal et la courbe formée par la rue Perkins, autrefois nommée Pawtucket Street. Richard Santerre note, par ailleurs, que c'est seulement à partir de 1896 que le Petit Canada en vint à couvrir « toute la zone allant de Moody Street à la rivière¹⁶ ».

Mme Yvonne Lagassé, qui a vécu toute sa vie à Lowell, évoque, sous forme d'un bref récit de vie, à la fois la topographie et l'atmosphère quotidienne du Petit Canada tel qu'elle le connut, dans sa première jeunesse (récit 4) :

Je suis née le deux de février 1906 — j'suis pas jeune — dans une grande maison de quinze familles un p'tit magasin qu'il y avait en bas... au long de la rivière Merrimack : cent soixante et dix-neuf Perkins Street ! Le P'tit Canada était un p'tit coin que j'dira's de la ville de Lowell. Partir au pont d'la Pawtucket (le pont du Canal), aller au pont d'la rivière Merrimack (le pont d'Centralville). Après, partir du pont d'Centralville, aller au pont d'la Aiken (qui était le Canal) et ensuite l'autre pont qui était le pont d'la Cabot aussi, le pont du Canal. C'était ça qui était le P'tit Canada. Y avait la Perkins, y avait la Ward, y avait la Coolidge, y avait la Aiken, y avait la Hall Street. Ça, c'était le P'tit Canada. Où j'demeura's, la Perkins commença't au pont d'la Pawtucket jusqu'aux manufactures de Lawrence Hosiery. Et dans l'P'tit Canada était comme une p'tite ville : des magasins, il n'y avait d'toutes sortes : la viande, les groceries, le store à meubles... des stores à bonbons, même le store à pianos d'monsieur Délisle. J'vous dis qu'du bonheur dans l'P'tit Canada, y en ava't ! Étaient toutes sortes de grosses bâtisses de quinze, dix familles. Je crois la plus p'tite bâtisse était de six familles. À part de t'ça, le monde s'aimait. Et du bonheur, y en avait, parce qu'il y avait d'l'amour ! Toujours, je voudrais pas oublier la grosse bloc de quarante-huit familles qu'on l'app'lait « le bloc double » et y avait une grande cour. Et le celui qui faisait face, on l'app'lait « le bloc simple ». Le monde s'adonnait bien et les familles étaient bonnes, enfin toute¹⁷ !

Ce Petit Canada du début du siècle, décrit par Mme Lagassé comme un milieu familial de solidarité et d'entraide, nous paraît aujourd'hui quasi utopique tant il est idéalisé. Il semble avoir formé un groupe relativement homogène culturellement où tout le monde parlait le français « à la canadienne ». Ce Canada français miniature en vint peu à peu à se suffire à lui-même. Le Petit Canada de Lowell avait ses médecins, ses magasins et de nombreux petits cafés ou « buvettes ». Ses habitants vivaient, pour la plupart, à proxi-

mité de leur lieu de travail et les visiteurs les plus exotiques de ce village urbain (signe d'une diversité ethnique extérieure) étaient sans doute certains des marchands ambulants qui venaient y vendre leurs marchandises. Mme Lagassé évoque ci-dessous ces *peddlers* pittoresques dont le passage semblait être un des grands événements de la vie quotidienne (récit 5) :

Comme que j'vous ai dit, on avait pas besoin d'aller en ville pour acheter que c'qu'on avait besoin. Y'avait d'abord la glace, la gage comme on l'appela't. Ces pauvres hommes qui travailla't surtout le samedi. Vous savez, autrefois, on avait pas l'électricité, on avait pas les frigidaires et il fallait conserver not' manger, surtout dans l'été. Et puis les magasins on alla't à grocery seulement que le samedi. Des fois, le vendredi soir, par rapport qu'on avait pas de glace. Nous avions des glacières avec un plat en d'sous qu'il fallait vider deux fois par jour. Et puis les messieurs, pour quinze cents, ils emplissa't not' glacière, ben pleine de glace ! [...]

Après, y avait les peddlars qu'on l'appela't. Le premier j'm'rappelle était M. Lantagne. Lui, il venda't pas mal... Comme que j'diras ? Pas à la livre, comme aujourd'hui. C'était à la boîte, au quart ! Les pommes, les patates, et puis... Pensez donc ! On avait une boîte de pommes pour cinquante cents. Et puis des fois, des pommettes ! Tout était vendu comme ça. J'm'en souviens d'lui. [...]

Et puis on a eu M. Jean-Baptiste Dalphond. Lui, il venda't toutes sortes de choses, toutes sortes de légumes, de fruits... Enfin, toute ! J'm'en souviens qu'i'allait chez ma grand-mère Lafortune. Il cria't pas dehors comme les autres. Il monta't en haut et puis il disa't à ma grand-mère : « Avez-vous besoin d'quelque chose aujourd'hui, Madame Lafortune ? » Elle disa't : « Assieds-toi, mon Baptiste ! Tu vas prendre une tasse de thé puis un beigne. » L'ava't toujours des beignes ou des galettes qu'elle faisait elle-même. Jean-Baptiste, il savait qu'y ava't un p'tit lunch là ! Fait que, elle disa't : « Écoute Baptiste, j'veux avoir des bonnes bananes jaunes, j'veux pas avoir des bananes noires. » Toujours qu'elle était bien servie par lui. Il vendait toutes sortes de choses.

Et puis, on a eu un monsieur Couture. M. Couture vendait lui aussi dans les rues, comme ça. Et on a eu un monsieur Bellerose. M. Bellerose, c'était un homme malade. I'l'était pas sur la rue tous les jours. Une fois ou deux par semaine, pour gagner sa vie...

Et puis, on a eu un monsieur Dubois. J'pense qu'il a été le dernier peddlar qu'a passé dans les rues. Tout ce monde là sont morts aujourd'hui mais ont laissé des beaux souvenirs aux Canadiens, parce que les Canadiens aima't ces hommes-là. On l'ava't une fois d'temps en temps des Juifs qui venaient avec une charge de bananes. Les bananes, dans c'temps-là, se vendaient pas à la livre. Ça se vendait à la douzaine. Et puis, soit une charge de tomates ou une charge de concombres. Il venda't un peu meilleur marché parce qu'il v'nait d'Boston. Mais des fois. C'était pas tout l'temps fameux !

En tous cas, on en a eu d'autres aussi ! [...]

L'lundi matin, passa't un gros bonhomme avec un cheval et puis une voiture. Et puis il cria't : « Soap ! Soap ! » On descenda't en bas viteement. Il nous donna't une grosse barre de savon pour ce que c'est qu'on ava't : soit les os, la graisse ou des restants de viande qui étaient pas bons. On lui donna't ça !

Et parfois, c'était une sorte de potasse qu'il vendait, qu'il nous donna pour les not' graisse. On demandait ça ! Ça, ça lavait les planches, les passages. [...]

Et puis, y en avait un autre qui avait une p'tite moustache. J'm'en souviens pas d'son nom. Lui, il était comique. Et puis, on avait une dame — la Syrienne — qui parlait bien l'français. J'm'en rappelle ! Après que j'ai été mariée, je restais dans l'Rosemont. Et puis, elle venait chez ma tante, en bas. Elle disait pas « Madame Geoffroy »... Elle disait : « Madame a froid ! » Elle disait : « Dis à la femme d'en haut qu'elle descende ! » Que j'descendais ! Et puis, on avait un plaisir de l'entendre parler : « Ajète les bonnes culottes ! Aujourd'hui, bons lacets ! Tu vas voir ça, ça va durer longtemps ! » Elle avait toutes sortes de choses ! Ces Syriens-là étaient du bon monde. L'aimaient les Canadiens. Les Canadiens aimaient acheter de quoi de bon !

En tous cas, à part de t'ça, on avait les ragmen qu'on l'appelaient : les acheteurs de guenilles ! Y en a un, y en avait beaucoup qui passait, puis qui criait : « Rag ! Rag ! » Et puis, y en a un qui avait pas d'chevaux, qui avait une voiture à deux roues. On l'appelait : « Caïf, mon Juif ! » Les enfants couraient après. C'étaient des Juifs qui achetaient des guenilles, des bouteilles, des flacons. N'avait une cent, deux cents ! Des fois, les guenilles, c'était deux livres pour une cent. [...]

Et puis, y avait les vendeurs de bois. Y en avait un gros-t-Irlanda's. Il vendait le kindling dans les rues. Et puis, il criait : « Green Wood ! » [...]

Et puis, plus tard est venu M. Grégoire qui a vendu pour la Watkins. Il a commencé. Il avait été mis dehors de son ouvrage. Il travaillait pour la Boston-Maine, à la shoppe. Là, l'a commencé le travail pour la Watkins, d'une maison à l'autre. Bon garçon et bons produits !

J'oubliais même que nous avions un arrangeur de parapluies qui passait, j'dirais à toutes les deux semaines, avec ses aiguilles, ses broches. Il venait souvent chez ma grand-mère Geoffroy. C'était un gros Juif mais il parlait beaucoup le français ! Fait on s'arrangeait ben avec !

C'est pour vous dire que le P'tit Canada, malgré la pauvreté mais la richesse et l'amour que les gens avaient — ne manquait de rien. Tout en ménageant ils manquaient de rien¹⁸ !

Né en 1910, à peine un peu plus jeune que Mme Lagassé et aujourd'hui décédé, le père Armand Morrisette évoquait, en 1983, un Petit Canada « explosé », plus récent, plus urbain, plus étendu et plus diversifié, socialement et culturellement, que celui décrit par elle. Dans cette nouvelle topographie du terrain franco-américain lowellois, la rue Merrimack et la rue Moody étaient devenues les rues principales :

La Moody était jadis la rue Sainte-Catherine des Canadiens de Lowell. Tout le monde y parlait français, y compris plusieurs familles avec des noms comme O'Beirne, O'Flahavan, Moore, Murtagh, Thompson, O'Brien, Lord, Sawyer, Thurber, Sigman, Tumas, Protopapas, Brady et Grady...

La rue Moody était la rue principale des Franco-Lowellois, avec ses rues transversales et parallèles, depuis la « négresse » de l'hôtel de ville, le Yorick Club et la bibliothèque municipale jusqu'à la résidence des frères maristes, en haut d'la côte.

Il y avait la Dutton, la Worthen, la Coburn, la Tilden, la Tremont, la Prince où se trouvaient les bureaux de *L'Étoile*, la Hanover, la Suffolk, la Ford, la Dodge

et la Race où demeura un temps la future actrice Bette Davis. Puis, la Cabot, la Austin, la Aiken, la Spaulding et la James. [...] Il y avait de tout sur la Moody et ses ramifications. [...]

Il y avait des restaurants, des cafés, des épiceries, des charcuteries, des boulangeries, des magasins de variétés « petits et gros », des garages, les bicyclettes Bellerose, les beignets Rousseau, la poolroom de Philias « Garçon » Bouchette, les automobiles Rochette, le bloc du maire Beaudry, le singe de M. Rocheville, les chaussures Brownstein puis celles de Harvey Saucier, le vieux cireur de bottes grec, qui aussi nettoyait les chapeaux d'hommes, l'aimable cordonnier April, la buanderie chinoise.

Au temps de la prohibition, il y avait aussi les « malheureux faiseurs et vendeurs de boisson » qui, en fin de compte, devenaient de gros messieurs prospères...

Puis il y avait le photographe Charlie Landry, beau parleur, bon gars, promoteur de lutte et de boxe à la C.M.A.C. Il y avait aussi le Lambert's Lounge, devenu le Cabot Lodge, où on pouvait assister souvent à des spectacles « de première classe », coin Cabot et Moody, dans l'immeuble qui est maintenant le Club Passe-Temps lui-même. Il y avait aussi des barbiers-coiffeurs, des filles de joie, des petits nains, des pharmacies, la succursale des postes, l'inventeur des « potato chips », la librairie Baron, les Frères Champagne, au coin de la Spaulding, le professeur de violon Bergeron. À l'autre coin, Mlle Georgianna Desrosiers, maîtresse de piano, puis, plus tard, Raymond Tremblay, avec ses pianos.

Il y avait aussi le petit magasin de « La Pipe » Geoffroy, près du couvent Saint-Joseph et de la maison des Sœurs grises.

Il s'en passait des choses sur la Moody. L'été, avec ses pétards du Quatre Juillet et ses grands défilés, les peddleurs Dubois et les « passeurs » de glace ; l'automne, avec la Halloween, la Thanksgiving, les bancs de neige, les lueurs de Noël, les rencontres du Jour de l'an et « le paradis à la fin de vos jours », les traîneaux, les grelots et puis le carême sans « candy » avec, au bout, la visite des reposoirs du Jeudi saint, puis le grand jour de Pâques. Ensuite, les lilas du mois de Marie et la distribution des prix, les mariages, les vacances¹⁹...

Dans cette ville miniature qui semble avoir acquis un peu l'atmosphère d'une fête foraine, se manifeste désormais un mélange des ethnies même si la langue française et l'Église catholique en restent encore les points de ralliement. C'est cet univers déjà diversifié et à l'esprit urbain que l'écrivain Jack Kerouac connut, aima et décrivit dans ses romans.

Jack Kerouac : assimilation et « division(s) » interne(s)

Ti-Jean naquit en mon pays,
Connut ses rues, ses gens, leur vie.
Ti-Jean devient, comme il se doit,
Contestataire en lowellois.

Ti-Jean Bougeotte alla très loin :
Ivre, drogué, la plume en main,
Pondant roman après roman,
Ti-Jean Canuck devint un grand.

Ti-Jean repose au cimetière
Edson... Les Saints renient sa bière
L'eau bleue coule encore aujourd'hui
Près de Ti-Jean en mon pays. »

(Extraits du poème « Le Pays de Ti-Jean »,
par Roger Lacerte, auteur lowellois)

Dans le cimetière Edson à Lowell (non loin de la rivière Merrimack), se trouve, en effet, une tombe plate, une pierre au ras de terre, sur laquelle a été fixée une plaque avec l'inscription suivante: «Ti-Jean Kerouac — He Honored Life» 1922-1969.

Jack Kerouac (de son vrai nom Jean-Louis Lebris de Kerouac), issu d'un milieu modeste, était le fils d'un modeste imprimeur de Lowell d'origine française. Dans son introduction à son ouvrage *Lonesome Traveler (Le Voyageur solitaire)*, en 1960, l'écrivain s'invente une carte d'identité culturelle intime où ressort l'importance et le poids émotionnel qu'il accordait à son appartenance ethnique:

NOM: Jack Kerouac

NATIONALITÉ: Franco-Américain

DATE DE NAISSANCE: 12 mars 1922

Ai eu une belle enfance, mon père imprimeur à Lowell, Mass. [...]

Ai eu une bonne éducation chez les frères jésuites à l'école paroissiale de Saint-Joseph, m'a permis plus tard de sauter en sixth grade à l'école publique...

Nom de ma mère, Gabrielle, ai appris à raconter naturellement des histoires de ses longs récits sur Montréal et le New Hampshire [...]

Suis connu sous les noms de «Madman Bum» («Vagabond fou») et «Angel»

En fait, suis pas «beat» mais catholique étrange, mystique, solitaire²⁰...

À travers ce bref texte, Kerouac affirme son attachement à sa culture ethnique d'origine. Il suggère également que son image publique d'écrivain américain «beat» cache en fait une dualité interne, une contradiction. Ainsi, suggère-t-il, derrière l'auteur américain se trouve le Franco-Américain, derrière le «Vagabond fou», un catholique mystique et solitaire. En effet, le père Morrisette, qui avait connu Jack depuis l'adolescence et avait pris très tôt au sérieux son désir de devenir écrivain, racontait:

Il revenait toujours chez sa mère, et puis il vivait comme un moine. Il avait sa p'tite chambre et puis un crucifix, un p'tit bureau et sa machine à écrire et un p'tit tas d papier. Il était très religieux, profondément religieux. C'était pas un catholique pratiquant dans le sens d'appartenir à une paroisse et puis d'être un collecteur, et puis d'être président de la Société du Saint-Nom, mais c'était un mystique. Pour moi, c'était une sorte de saint, à la mode de saint François d'Assise. Il était très sincère j'y pense et il était fasciné par les mystères de la religion. Et puis, souvent, il venait à l'Église. Il s'asseyait devant l'crucifix, là, et il m'disait: «Il m'semble qu'il bouge!» C'est pas une vraie vision mais il a écrit de très beaux poèmes sur le Christ. Il était très, très bien! Aussi, on disait: «Le Prophète des Beatniks». Il aimait pas ça du tout! Premièrement, lui, il était très bien habillé. Et puis, vous savez, il buvait beaucoup, mais j'l'ai jamais vu saoul. J'l'ai toujours trouvé très correct. Ensuite, on disait: «C'est un communiste!» Le contraire! C'était un capitaliste. En dernier, il a fait beaucoup d'argent. Il avait une très belle maison, ici à Lowell. Et puis, ensuite, il avait une maison en Floride, il avait une maison à Cape Cod²¹.

Entre le poète mystique au crucifix et l'écrivain arrivé, gentleman, propriétaire et bien habillé, faut-il voir une contradiction, une évolution ou un dédoublement culturel ?

« Nul n'est prophète en son pays ! » et Kerouac fut certainement plus loyal envers le milieu franco-américain de Lowell que ce dernier ne le fut à son égard. En fait, si ce n'avait été du père Morrisette, il n'est pas certain qu'il aurait eu droit à un enterrement religieux. Marginal volontaire dans la société américaine, Kerouac semble à la fois avoir été étonné et avoir souffert de la marginalisation que lui imposait son milieu ethnique. Une fois de plus, le père Morrisette témoigne :

Vous savez, ça l'ennuyait beaucoup de voir qu'il était pas apprécié à Lowell. Il m'a dit souvent : « Dirais-tu un mot pour moi ? », i' dit. « J'ai tant fait pour Lowell. J'ai mis Lowell sur la map. » Il y a toujours eu cette objection que : (Ah, les prêtres !) — que : « Kerouac, c'est un vaurien ! Faut pas l'encourager ! Faut pas l'donner comme exemple ! » Ça m'peinait beaucoup de voir que les gens l'appréciaient pas. Ici surtout, à Lowell, vous savez ! C'est très catholique et les prêtres encourageaient pas du tout Kerouac. On laissait pas les enfants le lire, parce qu'on disait : « C'est un ivrogne, c'est un vaurien, c'est un voyou, c'est un dévergondé ! » Mais, on en est bien revenu. C'était un génie²² !

C'est également le père Morrisette qui évoquait en 1982 l'enterrement de Kerouac :

C'est moi qui ai fait les funérailles. Y avait beaucoup d'monde partout mais y avait pas quarante personnes de Lowell. La plupart, c'était des Sampas, des Grecs. Y avait des camarades, des machins comme ça. Des Franco-Américains, non ! Alors, je suis monté dans le corbillard, là, avec son entrepreneur. Alors le monde... Les gens s'sont rapprochés dans la rue parce qu'ils ont vu qu'il s'passait quelque chose. Tout l'tambour et l'tremblement des journalistes, tout ça ! Alors, y a un type qui m'a dit : « Qui c'est-i-ça ? » J'ai dit : « Kerouac. » Il a dit : « Qui ?²³ »

Qu'y a-t-il de typiquement franco-américain dans les écrits de Jack Kerouac ? Le père Morrisette disait :

Ce que j'ai bien aimé de Kerouac, c'est qu'il a gardé son identité. C'était pas un écrivain franco-américain dans le sens qu'il parlait en français. Mais c'était un écrivain franco-américain dans le sens qu'il a gardé son identité. Dans ses livres, il parle toujours du P'tit Canada. Il parle de l'esprit français. Il avait toujours l'esprit français²⁴.

Dans un article fort judicieux intitulé « The French-Canadian Heritage of Jack Kerouac, as Seen in His Autobiographical Works », Peter Woolfson faisait déjà remarquer, en 1979, que les œuvres autobiographiques de Kerouac reflétaient certaines valeurs d'origine canadienne-française : sa préoccupation de la mort, son goût pour les signes et la prophétie, sa vision de la Nature et du flot du temps avec son sens intime du rythme des saisons, sa valorisation du travail — valeurs qui existent dans d'autres cultures mais que le poids et l'accent particuliers qu'il leur donne rattachent au système de valeurs des Canadiens français établis aux États-Unis²⁵.

Sans doute faudrait-il ajouter à cette liste la manie du départ et le goût du voyage qui rappellent ces coureurs des bois canadiens devant figurer dans les récits de la mère de Jack, quand celui-ci était enfant.

Jack Kerouac avait commencé ses études à l'école catholique chez les jésuites et les termina à l'école publique, avant d'aller à l'Université Columbia où il reçut une bourse à cause de ses talents de footballeur. Pour un jeune homme de sa génération, le « rêve américain » c'était désormais l'éducation — éducation dans l'école américaine qui requérait une assimilation poussée ainsi que l'acquisition d'un biculturalisme parfait. Le « creuset américain » le plus puissant, c'était désormais l'école. Pierre Vidal-Naquet suggère que, même aujourd'hui, l'école est le lieu essentiel où est entretenue (dans le sens de maintenue vivante) la « mémoire collective », la mémoire culturelle d'un groupe²⁶. Ainsi, il est possible de dire que Kerouac fut exposé très jeune, par le biais de l'école, non seulement à deux cultures divergentes mais à deux « mémoires culturelles » conflictuelles : la mémoire franco-américaine de l'école des jésuites (mémoire familiale et ethnique) et la mémoire de l'école publique (mémoire nationale et totalisante).

Il semble que Kerouac ait ressenti un état douloureux de fragilité intérieure en raison de cette division. Et ne serait-il pas juste de voir en ce même « effet » de « fracture interne » le symbole même de la « cassure » qui s'opère, à cette époque, au sein de la communauté franco-américaine en raison de l'assimilation progressive et croissante des jeunes ? L'américanisation est devenue impérative, quasi obligatoire pour les membres de la nouvelle génération qui veulent pouvoir assumer un destin individuel normal au sein de la société américaine. La tragédie de cette génération franco-américaine est que leur assimilation dans la société américaine anglophone de cette époque signifie l'insertion dans une société protestante, matérialiste, fonctionnelle, vivant dans le présent et prônant l'individualisme.

Elle exige, par conséquent, des jeunes Franco-Américains une conversion, au moins partielle, à un ensemble de valeurs et à une idéologie fondamentale qui représentent exactement le contraire des valeurs traditionnelles franco-américaines. Celles-ci prônent, en effet, l'esprit communautaire, la transcendance de la religion sur le matériel et le respect et l'amour du passé. Il serait difficile de trouver deux modèles culturels en plus parfaite opposition. Le désir d'assimilation devient alors un choix, choix qui peut prendre la forme de l'oubli de l'héritage ethnique. Chez le jeune Franco-Américain qui cherche à fonctionner dans ces deux traditions d'orientation contraire, trois choix sont donc possibles : l'oubli volontaire de l'héritage ethnique (anglicisation du nom, silence sur ses origines) ; le repli dans l'héritage ethnique, qui est refus du mouvement du monde, emprisonnement dans le passé et fossilisation ; ou l'effort de vivre dans les deux dimensions culturelles, par souci de réconcilier les deux cultures et de ne pas sacrifier le présent au passé, ou vice versa. Mais, parce que la synthèse est impossible, dans le contexte historique de l'époque, se crée alors, chez l'individu, une sorte de schizophrénie cultu-

relle qui est source de souffrance. Ni totalement inséré dans une culture ni totalement inséré dans une autre, l'individu se trouve plutôt déchiré entre les deux mondes qui forment la base de son identité : sa culture privée, familiale, ethnique et sa culture environnante publique et nationale, puisque, né aux États-Unis, il est par définition américain. Il semble difficile de trouver une forme plus claire de crucifixion culturelle.

Ainsi, cette division interne et ses conséquences sociales semblent être la source, pour une grande part, de l'œuvre tourmentée de Kerouac. Et quand de jeunes *fans* québécois viennent aujourd'hui encore, dans l'enthousiasme de leur culte, déposer sur la tombe de l'écrivain des bouteilles de bière vides ou des résidus de drogue, peut-être sont-ils poussés secrètement, sans le savoir, par le désir profond qu'avait leur héros de pouvoir concilier son identité d'auteur américain avec son identité d'enfant canadien, de « Canuck ».

Quel lieu devrait-on alors considérer désormais comme le véritable « lieu de mémoire » de Kerouac à Lowell : le 9 Lupine Road où il est né, les emplacements lowellois qu'il a décrits dans ses romans, en particulier dans *The Town and the City*, que ce soit la rue Moody, la grotte de l'Église et ses douze stations de la Croix poétiquement décrites dans *Dr. Sax* ? Ou bien encore les vieux bars et tavernes de la ville où il errait souvent : le « Nicky's Bar » au 112 de la rue Gorham ou la « Old Worthen » ? Ou devrait-on aussi ajouter à cette liste les bois environnants de Lowell ? En effet, Kerouac disait — sans doute en quête d'une paix intérieure qui lui était inconnue — vouloir finir, tout comme le grand philosophe Thoreau (lui aussi d'origine française), en « ermite dans les bois ».

En réalité, l'identité culturelle profonde de Kerouac ne se trouve dans aucun de ces lieux particuliers mais dans l'espace de relation existant entre eux : dans leur opposition même. À la maison familiale s'opposera plus tard l'école publique ; à l'église, les bars où il crut pouvoir trouver l'oubli. C'est à partir de l'impossibilité totale de résoudre cette incompatibilité profonde que s'est faite la naissance poétique de l'écrivain et que s'est fixée sa blessure. C'est dans l'état de coïncidence de ces contraires culturels, dans la synthèse culturelle impossible que s'est figée son identité profonde, sorte de méta-identité puisque, par son œuvre même, il devait réussir à exprimer l'inexprimable de son époque, que ce soit en français ou en anglais.

Tout comme ce Christ de l'Église catholique qu'il croyait parfois voir bouger devant lui, Kerouac fut un crucifié mais un crucifié culturel. Encore mystiquement vivant dans la « mémoire collective » des Franco-Américains de Lowell, il a aujourd'hui, pour certains, la valeur d'un Messie mais pour d'autres, ironiquement ceux justement avec lesquels il aurait sans doute partagé l'amour du passé et un attachement profond à la tradition canadienne, il reste encore et toujours un « mystère » incompris, un accident malheureux dans la mémoire franco-américaine lowelloise. Eût-il vécu, il aurait aujourd'hui plus de soixante-dix ans !

Dans « Le Couple histoire / mémoire », Vidal-Naquet remarque qu'« une tâche importante dans la transmission de la mémoire revient aux romanciers parce qu'ils peuvent "atteindre ce qui est sensible en chacun". C'est là, ajoute-t-il, où la littérature, le roman et le témoignage possèdent des vertus incomparables²⁷. » Ainsi, la littérature (bien que fiction) peut-elle jouer un rôle mnémonique intermédiaire entre l'histoire orale et l'histoire officielle / « nationale » d'un groupe, en éveillant chez son public non seulement un intérêt nouveau mais un désir de représentation artistique ou autre à partir d'un « regard intérieur ». Jack Kerouac a bien joué son rôle !

Les deux plaques commémoratives décrites plus haut, celle du Petit Canada et celle de la tombe de Kerouac, symbolisent deux moments bien différents dans la formation de l'identité franco-américaine lowelloise : la première parle à un public tourné vers le passé, la deuxième à un public ancré dans le présent. La première correspond à une période de désir de survivance culturelle et de prédominance de la dimension ethnique ; la deuxième correspond à une période d'assimilation nécessaire et obligatoire avec prédominance de la dimension nationale. Et pourtant, toutes deux reflètent un sentiment commun d'engagement émotionnel et culturel, d'attachement poétique fait à la fois de fierté et de nostalgie du passé « canadien » de Lowell. Et si un fossé semble, parfois, les séparer il est né sans doute, essentiellement, du passage d'une culture où dominait la tradition orale à une culture dominée par l'écriture savante.

Ainsi, faut-il peut-être voir dans la mort prématurée de Jack Kerouac, en 1969, l'annonce symbolique de la fin d'une époque de résistance générale de la culture ethnique à l'américanisation : avec l'impact de l'école publique, de l'armée, de la vie publique, en général, et avec l'augmentation des mariages mixtes. Le combat pour la langue et la foi était devenu presque impossible au sein d'une société américaine de plus en plus laïcisée. Armand Chartier parlait, en 1991, d'« ethnicité retrouvée » (dans le sens de « vécue comme prioritaire ») par la génération des Francos de moins de cinquante ans, pendant les années 1960-1990²⁸. Mais aujourd'hui, en ce qui concerne les très jeunes, cette expression prise dans le sens de cette époque ne semble plus convenir. Les nouvelles générations sont davantage préoccupées par le présent que par le passé et le modèle culturel qui faisait passer la culture ethnique en premier et la culture d'insertion en deuxième, a été, comme cela s'imposait pour l'uniformisation de la nation, virtuellement renversé. De nos jours, bien des jeunes descendants des Franco-Américains de Lowell apprennent le français à l'école, comme langue étrangère. Ils ne perçoivent plus leur fidélité à leur identité ethnique comme une obligation morale fondamentale mais plutôt comme un « supplément » culturel, un élément d'exotisme et de diversité qui les différencie de leurs jeunes amis qui sont, tout comme eux : « Américain[s] et autre chose ».

Les descendants des Canadiens français sont aujourd'hui présents (que leur nom soit anglicisé ou non) dans tous les milieux : politique, financier,

médical, universitaire, et autres. Parce qu'ils ne sont pas singularisés, contrairement à certaines autres minorités ethniques, par une dimension raciale ou un langage politique particulier, ceux que l'on surnomma autrefois « les Chinois de l'Est », afin de faire ressortir leur résistance à l'assimilation, sont aujourd'hui largement assimilés. Ils se sont assimilés. N'ont-ils pas gardé néanmoins, tout comme les Indiens-Américains avec qui ils se sont si fréquemment intermariés un sens de l'histoire qui, sans la renier, transcende l'histoire nationale et appelle au renouveau ? Alors que le monde va, de plus en plus clairement dans la direction de la globalisation, de la mise en valeur du multiculturalisme et de la remise en question de l'idée d'identité nationale comme dimension culturelle unique, il n'est pas impossible que se manifeste bientôt, chez les jeunes Américains d'origine franco, un enthousiasme inattendu pour les récits d'immigration ou les récits de vie des habitants du Petit Canada lus, de manière nouvelle, sous forme de mythes des origines. Car l'histoire orale, à la fois narration émotionnelle et mémoire inscrite dans le langage, a pour don de fixer le passé dans le sacré. La mémoire culturelle, inscrite de manière souvent secrète dans les modes de vie et les mentalités, est une méta-mémoire invisible mais dont on ne saurait se passer car elle est la fondation même de l'identité collective des êtres, qu'ils soient issus d'un milieu monoculturel ou non²⁹. Elle est, par là-même, une force souterraine indestructible. Il semble donc, à l'avenir, que l'identité poétique des descendants lointains des premiers Franco-Américains de Lowell doive moins se situer — comme cela a été le cas pour Jack Kerouac — « entre mémoire et histoire », pour reprendre la formule de Pierre Nora, qu'à la fois « dans l'histoire et la mémoire ».

NOTES

1. Voir Gérard Brault, *The French-Canadian Heritage in New England*, Hanover et Londres, University Press of New England, 1986 ; Armand Chartier, *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1755-1990*, Sillery, Québec, Éd. du Septentrion, 1991 ; Claire Quintal (dir.), *L'Émigrant québécois vers les États-Unis : 1850-1920*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, 1982, 122 p. Actes du colloque de l'Institut français du Collège de l'Assomption (Worcester, Mass., 14 mars 1981). Pour une perspec-

tive américaine de l'immigration dans la région de Boston, voir Frederick Coburn, *History of Lowell and Its People*, New York, Lewis Historical Publ., 1920 ; et les travaux plus récents d'Oscar Handlin. Pour une perspective historique française, voir aussi François Weil, *Les Franco-Américains : 1860-1980*, Paris, Belin, 1989.

2. Entrevue avec Mme Yvonne Lagassé, 23 mars 1983. Voir Brigitte Lane, *Franco-American Folk Traditions and Popular Culture in a Former Milltown : Aspects of Ethnic*

Urban Folklore and the Dynamics of Culture Change in Lowell, Mass., New York et Londres, Garland, 1990, p. 367. Il sera désormais fait référence à cet ouvrage sous l'abréviation AEUF.

3. Voir les sept volumes des *Lieux de mémoire* de Pierre Nora (Paris, Gallimard, 1984-1992) et, plus particulièrement, « Entre mémoire et histoire », vol. I, p. XV-XLII. Il faut ici compléter la théorie historique de Nora sur les « lieux » par la théorie anthropologique de Marc Augé sur les

« non-lieux » qui ne sont pas marqués historiquement. Cf. *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992.

4. Pierre Vidal-Naquet, « Le couple mémoire-histoire face à la Shoah », *Hommes et Migrations* (« Mémoires multiples »), n° 1158, octobre 1992, p. 15-17. Il sera désormais fait référence à cet article sous l'abréviation « CHM ».

5. Voir Brigitte Lane, *AEUF*, pour le texte complet des entrevues personnelles faites au cours de quatre années d'enquêtes à Lowell, Mass., au début des années 80. Le système de transcription adopté a cherché à recréer, de la manière la plus simple et la plus authentique possible, la sonorité et la spécificité de la langue des informateurs.

6. Georges-Marie Bilodeau, *Pour rester au pays : étude sur l'immigration des Canadiens français aux États-Unis de 1840 à nos jours*, [Montréal], Leméac, 1981, p. 31-32.

7. Mme Yvonne Lagassé, 22 février 1983. Cf. Lane, *AEUF*, p. 322-323.

8. Sur le plan de la narration héroïque et de la dimension rituelle du « récit de voyage dans l'autre monde », voir les travaux d'Albert Lord, de Victor Turner et d'Arnold Van Gennep.

9. Mme Corinne Foster, 26 avril 1983. Cf. Lane, *AEUF*, p. 324. Pour les chansons d'immigration, voir aussi Brigitte Lane, « Ethnic "Survivance" in Some Franco-American Folksongs », *The Harvard Advocate*, n° spécial sur « Folklore, Myth and History », automne 1983, p. 47-53 ; « De la culture immigrée à la culture ethnique : la chanson populaire d'expression française et l'expérience franco-américaine en Nouvelle-Angleterre », *Études de linguistique appliquée*, n° 70, avril-juin 1988, Paris, Didier Érudition, n° spécial sur « Foyers francophones aux États-Unis », p. 51-63.

10. M. Roger Brunelle, 22 février 1983. Cf. Lane, *AEUF*, p. 325-326. La bataille d'Arcole eut lieu le 17 novembre 1796 et opposa les armées françaises aux armées autrichiennes.

11. Sur le mythe napoléonien, voir Jean Tulard, *Napoléon ou le Mythe du sauveur*, Paris, Fayard, 1977.

12. Mme Ouellette, 16 février 1983. Cf. Lane, *AEUF*, p. 329. Mme Ouellette est aujourd'hui décédée. Pour les conditions générales de travail dans les manufactures, voir Tamara Hareven et Randolph Langenbach, *Amoskeag : Life and Work in an American Factory-City*, New York, Pantheon Books, 1978.

13. *Ibid.*, Brigitte Lane, *AEUF*, p. 330.

14. Richard Santerre, *The Franco-Americans of Lowell, Mass.*, Lowell, Franco-American Day Committee, 1972, non paginé. Frances Early considère, dans « French-Canadian Beginnings in an American Community, Lowell, Mass. 1868-1886 » (diss. Concordia University, 1979), qu'à cette époque, seulement un habitant du quartier sur trois était Canadien et que la ghettoïsation ne s'est faite qu'après 1880.

15. Dans un rapport fait au Bureau de la santé en 1880, un officiel notait l'extrême densité de population (1 076 personnes pour deux acres) ainsi que l'insalubrité générale du quartier. Voir G. Kengott, *The Record of a City : A Social Survey of Lowell*, New York, Macmillan, 1912, p. 70.

16. Richard Santerre, *op. cit.*, *AEUF*, p. 97.

17. Mme Yvonne Lagassé, 12 février 1982. Cf. Lane, *AEUF*, p. 334.

18. Mme Lagassé a réalisé, en juin 1982, une bande sonore en trois parties sur *Le Petit Canada de Lowell* : « Les rues et les magasins » ; « La lumière dans le Petit Canada » et « Les peddleurs ». Cf. Lane, *AEUF*, p. 514-532.

19. Père Armand Morrisette, « Faits et gestes », *Le Journal de Lowell*, octobre 1977 et novembre 1981.

20. Jack Kerouac, *Lonesome Traveler*, New York, Grove Press, 1960, p. vi-viii. Introduction de l'auteur (ma traduction).

21. Père Armand Morrisette, 20 octobre 1982. Cf. Lane, *AEUF*, p. 362. Le père Morrisette est aujourd'hui décédé.

22. *Ibid.*, p. 360-361.

23. *Ibid.*, p. 361.

24. *Ibid.*, p. 363.

25. Peter Woolfson, « The French-Canadian Heritage of Jack Kerouac as Seen in His Autobiographical Works », *Le Farog-Forum*, février 1979, p. 19 sq. Voir aussi Ann Charters, *Kerouac : A Biography*, San Francisco, Straight Arrow Books, 1973 et *Un homme grand : Jack Kerouac à la confluence des cultures*, Ottawa, Carleton University Press, 1990 (Actes de la Rencontre internationale J. Kerouac à Québec, octobre 1987).

26. Pierre Vidal-Naquet, « CHM », p. 15. L'auteur parle même de « mémoires opposées » entre l'école libre et l'école laïque françaises. Pour l'expérience franco-américaine, voir Claire Quintal (dir.), *Les Franco-Américains et leurs institutions scolaires*, Worcester, Mass., Collège de l'Assomption, 1990.

27. *Ibid.*, p. 16.

28. Armand Chartier, *op. cit.*, chapitre V.

29. Pour l'apport de l'histoire orale à l'histoire nationale, voir Barbara Allen et Lynwood Montell, *From Memory to History : Using Oral Sources in Local Historical Research*, Nashville, Tennessee, American Association for State and Local History, 1981. Sur l'écriture de l'histoire nationale, consulter Pierre Nora, « Comment écrire l'histoire de France », *op. cit.*, vol. III, 1, p. 1-32.